

Dans le palais de Tibériade, on trouvait tous les animaux que porte la terre – panthères d’ambre, antilopes d’agate, crocodiles d’or, ou lions de turquoise. On traitait d’idolâtre cet Hérode Antipas qui les avait fait sculpter. On disait qu’il avait été gagné par la fièvre d’Egypte. À ceux qui l’insultaient, il conseillait de relire le prophète, selon qui à l’heure dernière le lion habitera avec l’agneau, et la panthère avec la chèvre. On s’étonnait de ce rêve de paix chez un tel sanguinaire. Peut-être Hérode, en vérité, se moquait-il de la paix et des animaux ; simplement, il les trouvait beaux.

Or par le hasard qui conduit les hommes, ce fut là que Bérénice vit le jour. Ce fut sous le regard d’un phénix de pierre que son œil découvrit la lumière. Toujours elle prétendrait que cet oiseau était son premier souvenir. Toute son enfance, dans les joncs, elle rechercherait ces hérons cendrés, dont les Egyptiens disent qu’ils renaissent de leurs cendres.

Tes yeux étaient gris, Bérénice, comme le Nil après sa crue, alors qu'il a rendu à mon pays la vie, ou comme la pluie, en ces pays qui manquent de fleuve, comme ce peu de cendre qui subsiste de toi, entre les mousses et les lichens, les genêts et la lave, gris comme le pelage de ton âne.

Le palais s'élevait au bord du lac appelé *d'or bleu*. Il est vrai que son eau, dans le désert, ouvrait une oasis, où surgissaient cédrats, térébinthes et citronniers. Des volcans, autrefois, hérissaient ses rives, et le feu qui laboure la terre, une fois éteint, la rend fertile. Dans la lave, à présent, bruissaient des sources chaudes, où de tout le pays on venait se guérir. L'hiver y était plus suave encore que l'été.

Tibériade pourtant aux yeux des Juifs était maudite, d'avoir été bâtie sur un cimetière. Les Juifs se méfiaient tant des morts qu'il ne permettent pas de leur rendre visite plus d'une fois par an. De là vint le premier grief de Bérénice envers les siens. Car sa mère était morte, et elle aurait aimé, sur sa tombe, aller parfois la consulter. De sa mère on lui avait dit seulement qu'elle se nommait Cypris – comme l'idole figurant l'amour, ou cette forteresse se dressant sur une Mer Morte, à l'autre bout du fleuve que nourrissait son lac. Vers cette Mer-là, sans doute, il n'était pas interdit d'aller. La petite se promit, aussitôt qu'elle serait grande, de descendre le fleuve.

En attendant, près d'elle, n'avait-elle pas son frère ? Ce frère qui lui ressemblait plus que sur le lac son reflet. Un an seul les séparait – plutôt qu'une différence de sexe, qu'à la perfection la fillette avait comblée. Aussi bien qu'Agrippa, Bérénice tirait à l'arc et dirigeait son cheval. Simplement, sa flèche ne visait que des arbres, et en secret elle délaissait sa monture, pour aller soigner un ânon, dans la grange d'un marchand qui le maltraitait. Si son frère l'avait surprise, elle aurait dit qu'elle s'instruisait : l'âne manquait, entre les sculptures du grand-oncle. Cette bête-là était trop vile même pour être sacrifiée. En hébreu on l'appelait *hamor*, comme la matière, vouant à sa perte l'impie qui s'y fierait. Et malgré sa tendresse, Bérénice eût renié cet ânon, pour conserver l'estime d'Agrippa.

Toujours elle voulait marcher à son côté, à travers les champs d'iris noirs, puis s'y coucher, en un nid de feuilles

écrasées, ivre du parfum de ces fleurs. Son frère alors serrait sa main, et Bérénice cachait un sourire. « *Toi qui sens l'iris et goûtes le cédrat, ô mon époux, que n'es-tu mon frère ?* » murmurait à Pessah le Cantique. « Ô mon frère, se disait Bérénice, pourquoi ne deviens-tu mon époux ? » Mais en dépit de ses chants mystiques, la Torah ne tolère pas de pareilles unions. Bérénice épouserait le fils d'un autre père – ou serait hérétique. Et quand il l'arracherait, cet homme, à ses rives sacrées, elle n'aurait plus qu'à savourer en rêve les feuilles de térébinthe, le jaune du cédrat, et le champ des iris.

La petite fille, déjà, rêvait souvent au bord du lac. On lui avait raconté que sur ces eaux, jadis, un homme avait marché. « Telle était sa foi, que Dieu l'a porté ; l'incrédule, derrière, qui voulut le suivre, naturellement il coula. » Bérénice en avait déduit que la foi est ce qui nous tient debout. Elle entendit encore que cet homme avait rendu ses jambes à un paralytique, et qu'en une journée il avait pris plus de mille sandres. « Ce n'est pas lui, c'est la source qui a guéri celui qui ne pouvait marcher ; quant à tous ces poissons, est-ce vraiment un miracle que d'avoir fait cesser leur danse dans le lac ? » Une secte dont le maître baptisait dans le fleuve soutenait que cet homme était le Messie. Mais il y avait tant de messies, et sans trêve s'annonçait l'Apocalypse, depuis que les Romains gouvernaient le pays. Le grand-oncle de Bérénice avait tué ces prophètes, le Messie après le Baptiste. Aux disciples de ce dernier, cependant, la petite fille portait une sorte de sympathie – sans doute parce qu'ils se nourrissaient d'herbe et se vêtaient de blanc. Elle allait les épier, entre les joncs, passant leur temps à se laver, parce que les temps allaient finir, et qu'il fallait se purifier. Entre eux ils parlaient hébreu, comme le Livre de prière, et parmi leurs discours, Bérénice parfois reconnaissait *hamor*, le nom de son cher âne.

Sur ces rives fleurissaient aussi des tamaris. Les parcourant, le royal père de Bérénice crut voir un corbeau, qui s'accouplait avec une hirondelle. La brume rose des

arbrisseaux rendant tout incertain, il s'approcha, et s'aperçut qu'il n'y avait là rien de prodigieux : les deux oiseaux étaient pareils, ce noir aux reflets bleus n'était pas d'ailes mais de cheveux, et les têtes qui se touchaient appartenaient à ses enfants. L'Hérode faillit les tuer sur place, non par respect de la Torah, dont il n'eût pu réciter dix versets, mais parce qu'il ne voulait d'un fils qui eût été trop semblable à une fille ; son père, probablement, n'avait jamais regardé Bérénice. Mais Agrippa étant son unique héritier, il ne voulut pas que son royaume passât aux mains d'étrangers, et arrêta son geste. Ce serait sa fille qu'il enverrait à l'étranger.

Quand les enfants rentrèrent, on leur apprit que Bérénice allait se marier. Il n'y avait pas un an que la petite avait ses règles, encore l'avait-elle caché, sachant que ce sang attire les hommes et les noces. À voir la face de son père durcie par la colère, la fillette crut qu'il avait percé le secret de son corps ; quant à celui de son amour, comment aurait-elle deviné que l'avait trahi l'apparence d'un baiser ? Si au milieu des tamaris elle s'était penchée sur l'épaule de son frère, c'était pour contempler une anguille, poisson rare en son lac.

Il fallut donc chercher un époux assez loin pour que ne l'eût atteint cette rumeur d'inceste. Il fallut se contenter d'un Juif plus qu'à moitié romain, dont toute la famille œuvrait pour l'ennemi – le père pressurant de taxes ses concitoyens, le frère, bientôt préfet, pour plaire à l'empereur les massacrant en masse. Le futur vivant en Egypte, ou plutôt en cette ville de nulle part où se mêlent les peuples d'Orient et d'Occident, ce port d'Alexandrie où un phare fait d'une nuit un jour, Bérénice dut partir. Elle n'eut pas besoin de pleurer : son lac avait pris l'air d'un océan de larmes, et elle s'y laissait couler, comme celui dont Dieu se détourne. On la croirait en voyage, en fête de mariage, dans des bras étrangers ; elle resterait, en vérité, au fond des eaux de Tibériade – jusqu'à ce qu'elle puisse y revenir, et marcher à nouveau dans les pas de son frère.

Tu allais avoir treize ans, Bérénice, le jour où tu t'acheminas vers l'Égypte ; tu allais avoir treize ans, quand ton aimé, lui, ne faisait que naître. Ces treize ans-là, rien ne pourrait les réduire, les ramener à cette année unique qui entre Agrippa et toi était lien plus que distance. Ces années-là seraient un gouffre, infranchissable – à moins de te faire hirondelle pour les survoler, à tire d'aile, dans l'oubli des corbeaux du pays de tes pères, dans un chant de printemps oublieux des cantiques, vers ce soleil levant que vénèrent les miens.

Bérénice prit la mer, bien décidée à ne pas l'admirer, à demeurer fidèle aux bleus de sa naissance, à ne jamais frémir qu'au nom d'une Mer Morte. Mais la beauté du monde fut la plus forte, cette eau-là, il est vrai, n'était pas seulement bleue, mais rouge de corail et irisée d'oursins, comme une terre parsemée d'anémones, comme les nues traversée de chatoyants ailerons, et de poissons à noms d'oiseaux. « Moi qui croyais connaître tous les animaux de la terre ! Il négligea ceux de la mer, le grand-oncle de Tibériade, mais pour en orner ses palais, turquoises et améthystes n'auraient pas suffi. » Et lorsqu'elle tournait la tête vers l'azur du zénith, elle y voyait claquer la blancheur de la voile, comme l'aile d'un phénix, frappant l'air comme pour la rafraîchir. Loin des bras de son frère, Bérénice s'était confiée aux larges ailes du ciel.

Les flots la déposèrent dans le port égyptien. Son époux l'attendait, mais elle préféra ne regarder que le phare, flamme dans le feu du jour. « Quand il me touchera, cet homme, je n'aurai qu'à penser à cette lumière, et elle sera si puissante que je ne sentirai rien. » Elle n'entendit même pas comment il s'appelait, cet homme qui lui donnerait son nom, elle c'était son propre prénom que de toutes parts elle écoutait sonner : « Princesse Bérénice, Bérénice la reine... » Elle apprit que dans ce pays une femme peut régner, et qu'en sus de son nom plusieurs avaient porté le sceptre. Dès lors elle s'enquit de ces souveraines aïeules, dont il paraît qu'au temps des Ptolémées elles épousaient leurs frères. « Vraiment, moi qui croyais choir en terre étrangère, serais-je ici chez moi ? Racontez-moi encore ce qui est arrivé à la dernière des Béréenices... » « Celle-là fut tuée, Princesse, et par son propre père. » Celui qui l'informait ne la vit pas blêmir. « Sur le trône, à sa place, monta cette Cléopâtre, qui par amour fit tomber le pays sous le joug des Romains. » Ainsi, à l'Égyptien, Bérénice se sut liée par un ennemi commun.

Elle avait beau fermer les yeux, l'adolescente se retrouva sur le seuil de son Juif à la solde de Rome. Comme elle allait passer la porte, deux serpents, subitement, se dressèrent enlacés. Déjà le promis avait saisi sa hache, s'apprêtant à trancher d'un coup les deux têtes, lorsqu'un esclave alexandrin se jeta sur sa main. « Malheur à qui ferait couler sang si sacré ! Sur cette terre les serpents sont rois, n'avez-vous vu ces cobras qui couronnent la tiare de nos pharaons, ne sont-ils pareils aux rayons de Rê, ce soleil qui est notre dieu suprême, ne relient-ils à celui-ci la terre, lorsqu'ils se dressent ainsi ? Ces deux-là, tressés comme des joncs, ne tracent-ils en plus un caducée, remède universel de tous les maux mortels ? » Marcus le Juif dénaturé traita de fou ce serviteur qui se prenait pour un sorcier. « Ce qui est mortel, abruti, c'est le venin de ces aspics ! Tu devrais le savoir, depuis le suicide de Cléopâtre... » « Détrompe-toi, étranger, c'est l'amour qui fit mourir la reine, l'amour pour un Romain, qui lui avait donné plus de bonheur qu'un mortel n'en peut supporter... Mais ce qui tue, lorsqu'il s'enlace par amour devient source de nouvelle vie. » Le Juif, pour l'occasion renouant avec ses pères, marmonna que depuis Aaron, qui en serpent transforma son bâton, pour le lancer contre toutes ces vipères qui faisaient la gloire de l'Égypte, on savait bien qui l'emportait, entre le Dieu d'Israël et cette noire magie. Bérénice, à nouveau, avait cessé d'entendre ; le visage d'Agrippa lui était apparu, elle n'imaginait plus que la douceur d'un tel baiser, où deux venins s'emmêlent.

Décidément, elle se sentait chez elle, en ce pays où les bêtes sont déesses. Elle aurait presque été heureuse, sans cet homme suant qui chaque soir la violait, à l'ombre de la Torah. Ce fut de son Dieu, pourtant, que lui vint un refuge, sous les rides d'un vieil oncle de son mari. Ce vieillard, qui s'appelait Philon, avait tout lu, sur tous les dieux du monde, et en avait conclu que de Dieu on ne peut rien dire. « Dites-Le blanc, dites-Le rouge, Il ne sera pas moins au-delà des contraires, là où le plus étrange se mue en familier. »

Bérénice, à ses pieds, ne perdait pas un mot du sage qui se riait des mots, et par lui comprenait, peu à peu, pourquoi aux ordres de Moïse elle préférait les entrelacs des serpents égyptiens.

Quoiqu'aux yeux du vieil homme sa sagesse ne fût rien, par ses pairs il était fort prisé. Ces pieux Juifs qui s'usaient la vue à recopier la parole des prophètes, souvent venaient consulter leur aîné sur quelque allégorie qui leur semblait obscure. Philon avait vite fait de dissoudre l'image en même temps que le sens, et avec les armées du Seigneur sa Puissance. Les doctes, stupéfaits, se retiraient sans y comprendre goutte, n'osant reconnaître à quel point la divine Nuée s'était dissipée. Bérénice, l'espiègle, allait observer leur dépit, tandis qu'en soupirant ils retrempaient leur plume dans l'encre indélébile. « Pauvres naïfs, qui croyez écrire pour l'éternité, vos papyrus apparemment si fermes sont si fragiles... Que n'imitiez-vous ceux qui ont déjà traversé les siècles, en gravant dans la pierre la parole de leurs dieux ? »

Et quelquefois c'était ceux-là qu'elle allait regarder, les scribes alexandrins, qui n'avaient pas perdu en vain, dans les flammes de Rome, les milliers de manuscrits amassés par leur ville. À présent, dépouillés mais prudents, ils laissaient aux Juifs les lettres de feu en lesquelles discourait leur Dieu, pour des hiéroglyphes de granit. Ces dessins minuscules intriguaient Bérénice : « Que signifient de si longs cils, pour un si petit œil ? » « Des pleurs. » « Et cette femme agenouillée ? » « Le deuil. » « Toutes vos histoires sont-elles donc désolées ? » « Nous n'écrivons que sur des morts. » Bérénice n'en revenait pas. « Chez moi, on dit qu'il est périlleux d'invoquer les morts... » « Chez nous, on sait qu'il est fatal d'en perdre la mémoire. Quand les défunts sont oubliés, et que leur nom n'est plus ce que l'ombre est au corps, ils succombent d'une seconde mort, et notre vie à nous n'est plus qu'une survie. » Bérénice était toute songeuse. « Ma mère, par ma faute seriez-vous morte une seconde fois ? Comme je vous aurais chérie, si j'en avais eu

le droit... Pour vous, mes sœurs, Béréenices d'Egypte, puisse mon existence vous rendre les honneurs. »

Lorsque venait l'heure de la prière, où le soleil allait sombrer, les scribes se levaient, comme pour le retenir, et leurs bras se tendaient comme d'ultimes rayons. Béréenice regardait, sur la pierre un soleil gravé, aux mille mains pleines de dons, sur la terre ces hommes dressés, comme des flammes blanches, ou des serpents. « Chez moi, pour prier les hommes se prosternent et se ferment, ceux-ci s'ouvrent tout grand. Dieu, sans doute, ronge les uns de l'intérieur, et sur les autres se déploie. » Béréenice à son tour ouvrait les bras, et sentant soudain Agrippa, avait l'impression que lui poussaient des ailes. Les scribes blancs, autour d'elle, avaient lancé un cri, en contemplant le ciel. « Notre Seigneur ! » Un ibis traversait la nue. « C'est lui qui aux mortels enseigna l'écriture. » Et Béréenice notait, dans le bestiaire de ses souvenirs, le nom de ce nouveau dieu, Thôt, l'ibis, maître des mages et des scribes.

Thôt je t'en prie prends ma main, entre tes plumes cède-m'en une, et retrace la vie de celle qui ne se sut pas déesse, toi qui mesures les années par les phases de la lune, le soleil de nos morts, toi qui en gardes trace, pour qu'elles ne fussent pas rien une fois écoulées, toi qui seul sais écrire, parmi les dieux du ciel, aux tiens servant de messenger, gravant sur les stèles de pierre de petites oreilles, pour que les dieux entendent les prières des hommes, et comprennent leur langage, aux humains traduisant celui des animaux, et faisant de l'étranger un frère – Thôt je t'implore, fais sonner, une fois encore, le nom de Bérénice.